

Prendre soin *Symptômes* de Catherine Ocelot

Thara Charland

Numéro 280, été 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99637ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charland, T. (2022). Compte rendu de [Prendre soin / *Symptômes* de Catherine Ocelot]. *Spirale*, (280), 62–66.

PRENDRE SOIN

SYMPTÔMES

CATHERINE OCELOT

Éditions Pow Pow, 2022,
288 p.



Après deux années pendant lesquelles le monde médical a occupé notre espace mental, a été propulsé à l'avant-plan de l'actualité et a été le sujet de nombreuses conversations, la sortie de *Symptômes*, le nouvel album de Catherine Ocelot, tombe à point. Celle qui a remporté le prix Bédély pour *La vie d'artiste* (2018) l'année de sa parution nous offre cette fois-ci une bande dessinée plus intimiste, centrée sur les questions du soin et des relations que nous entretenons. Ocelot nous entraîne en effet au cœur de ses réflexions sur ce qui nous lie les uns et les unes aux autres. Dans une scène très touchante où Catherine – alter ego de la bédéiste – discute avec sa fille et lui dévoile sa théorie, elle affirme : « *Je pense que nous sommes reliés entre nous par des fils. Invisibles, bien sûr. Nos amis, notre famille, nos collègues, tous ceux qui jouent un rôle dans notre vie restent liés à nous par ces fils. [...] Lorsque les fils sont bien tissés, c'est solide, réconfortant... Mais quand ils s'emmêlent, s'enchevêtrent, on s'embrouille...* »

L'artiste nous invite aussi, au fil des pages, à nous intéresser à une mosaïque de personnages affligés de différents maux : grande solitude, excès d'humidité, incapacité d'ingérer de la nourriture. Ces maux sont parfois invisibles (ou leurs fondements le sont), mais leurs symptômes se répercutent sur le corps des personnages. La bande dessinée trace une constellation de protagonistes aux prises avec des problèmes de santé difficiles à soigner et sur lesquels se penchent de nombreux spécialistes : médecins, psychologues, chirurgiennes, etc. Se dessine ainsi l'un des thèmes principaux de *Symptômes* : les liens qui unissent le corps et l'esprit. À l'occasion d'un rendez-vous, un docteur en médecine chinoise traditionnelle offre un conseil à Catherine : « *Trop réfléchir, ce n'est pas bon pour le corps. Il ne faut pas penser au corps.* » L'ironie de la remarque est par ailleurs soulignée par la présence, derrière le médecin, de nombreux schémas et modèles anatomiques qui déconstruisent le corps en diverses parties. À rebours de ce conseil, la bande dessinée s'attache à dépeindre ces problèmes souterrains qui rongent le corps des personnages.

Qu'est-ce qu'elles
tiennent dans
leurs mains?

Je pense que
c'est la rate.

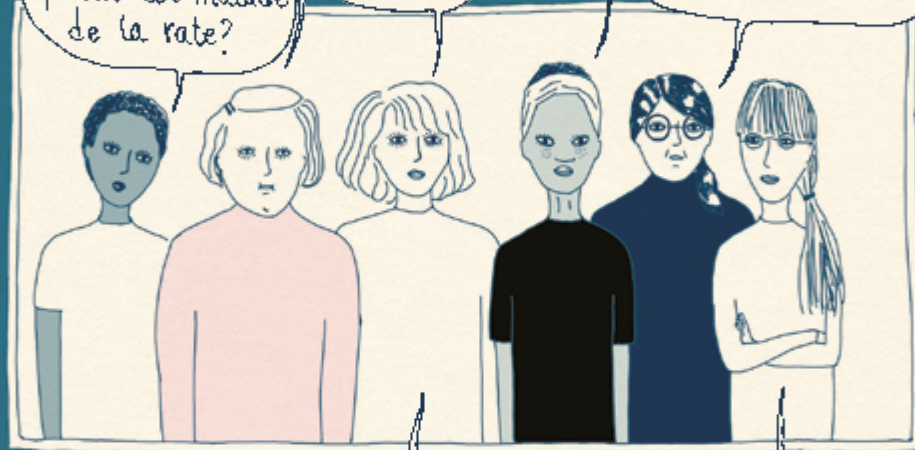
Pensez-vous
qu'elle est malade
de la rate?

Oui, elles
épongent la
rate.

Ah oui?

La rate, c'est
l'inquiétude.

Oui, j'ai déjà
lu ça quelque part.



Qu'est-ce que tu
comptes, Jade?

14... 15...

Les éponges. Des fois, ils
en oublient dans le corps.

À la lecture de *Symptômes*, j'ai retrouvé avec plaisir l'univers unique d'Ocelot, à la fois empreint d'onirisme et curieusement familier. Il y a un équilibre très juste entre les situations du quotidien (rencontres médicales, visionnement d'émissions, conversations entre amis et amies, préparation de muffins) et l'étrangeté de certains détails, comme ce Département de la solitude évoqué par un médecin ou ce Laboratoire des rêves et cauchemars que visite l'une des protagonistes. Cette oscillation entre l'ordinaire et l'insolite semble caractéristique de la poésie d'Ocelot, mais le rire est ici relégué au second plan, ce qui n'était pas le cas dans *La vie d'artiste* ou dans *Talk-Show* (2016).

LE DÉSIR DE COMMUNAUTÉ

Symptômes s'ouvre sur les réflexions de la protagoniste, Catherine, qui se réjouit à l'idée de visionner un nouvel épisode de la célèbre émission *Grey's Anatomy*. Mais ce sont moins les différents dérèglements et maladies possibles du corps qui fascinent la femme, assise sur son sofa, que le groupe formé par les médecins de cet hôpital fictif : « *Les personnages sont toutes et tous amis, gentils, bienveillants et surtout – surtout ! – ce sont des chirurgiennes et des chirurgiens hyperspécialisés, pour la plupart des sommités internationales.* » Alors que l'on pourrait croire qu'une émission mettant en scène tout ce qui peut se détraquer à l'intérieur de nous exacerberait l'anxiété médicale du personnage, le visionnement de la série entraîne plutôt, chez elle, un rêve de communauté. C'est la bienveillance et l'amitié qui règnent entre ces médecins qui captivent Catherine. Sous le couvert de la blague, elle avoue son désir de faire partie du groupe : « *Une bande d'amis et de collègues médecins, ça doit faire les partys de Noël les plus sécuritaires qui soit.* » Ce premier fragment est exemplaire de ce qui suit et l'on sent, chez la narratrice, cette envie d'être entourée, prise en charge et soignée.

Mais la communauté n'est pas que fantasmée, dans *Symptômes*. Elle prend la forme d'un groupe de soutien auquel participe Catherine et qui accueille une nouvelle membre, Mireille Gariépy. Celle-ci vient de recevoir un diagnostic de « *grande solitude – stade 5* » et le traitement prévu par son médecin a pour première étape la participation aux rencontres des Solitudes Anonymes. Ce groupe, représenté en couverture de l'œuvre, devient un lieu d'échange entre les membres, qui se livrent et se soutiennent. Personne ne semble diriger les Solitudes Anonymes ou agir en tant que figure d'autorité, comme si chacune

Ocelot a cette facilité de passer du drôle au tragique, sans pousser la note et sans que l'arrimage des deux ne soit artificiel.

était responsable de prendre soin des autres. Les femmes du groupe vont même jusqu'à assister à la chirurgie de Catherine, offrant leurs interprétations et surveillant les gestes des chirurgiennes (Jade compte les éponges utilisées parce que «*[d]es fois, ils en oublient dans le corps*»).

Alors que la dernière bande dessinée d'Ocelot, *La vie d'artiste*, était basée sur le dialogue, ce sont les monologues qui sont ici mis à l'avant-plan. La prise de parole de Mireille, par exemple, est livrée sur plusieurs planches où l'attention est centrée sur la femme et sur les inflexions de son corps et de son visage. Le monologue est, de temps en temps, entrecoupé de cases représentant les autres membres du groupe de soutien, silencieuses, mais à l'écoute. C'est d'ailleurs l'une des caractéristiques frappantes de *Symptômes* que cette prolifération de cases et de planches silencieuses; la bande dessinée met en scène une communauté dans laquelle l'écoute est une forme de soin et permet une certaine réparation. L'échelonnement des témoignages des différentes membres du groupe sur plusieurs planches permet quant à lui au sentiment de solitude de s'installer, nous invitant à éprouver la difficulté de la prise de parole.

UNE FORME MAÎTRISÉE

Symptômes se présente sous une forme plus épurée que les albums précédents d'Ocelot. Si on reconnaît la ligne souple et fine de la bédéiste, les décors – le plus souvent des intérieurs de bureaux de spécialistes – sont, cette fois-ci, moins présents. Cette épuration du dessin sert, selon moi, le propos. Il s'agit d'une technique efficace pour faire en sorte que l'attention des lectrices et des lecteurs se concentre sur les protagonistes et sur leurs récits de vie. La bédéiste a également délaissé ses personnages iconiques à tête et à torse d'oiseaux pour une représentation humaine plus réaliste qui souligne la singularité de chacun. Ocelot se détache, du même coup, d'une tradition de bandes dessinées mettant en scène des animaux anthropomorphisés, tout en conservant son style. Comparativement à l'arc-en-ciel coloré présent dans *La vie d'artiste*, la palette de couleurs utilisée est ici plutôt froide: différentes teintes de vert, de bleu et de rose s'entremêlent au fil des planches. Les couleurs sont parfois en aplat ce qui donne un effet plus massif aux formes, mais *Symptômes* contient également tout un travail sur les textures, l'alternance des deux techniques créant un dessin dynamique. Les fonds, quant à eux, sont le plus souvent blancs, renforçant le sentiment de vide qui habite certaines protagonistes.

L'une des forces de ce nouvel album d'Ocelot est la grande liberté formelle que s'accorde la bédéiste. Elle nous offre des paysages magnifiques où la nature luxuriante se déploie sur des doubles planches entières, des scènes où les cases sont implicites et des planches découpées en gaufrier. La composition de chaque fragment est pensée, et les changements dans la mise en scène, loin d'être gênants, sont toujours au service de l'histoire. La mise en page de l'histoire d'Esther est, sur ce plan, éloquente. La prise de parole d'Esther est centrale dans *Symptômes*, tant par sa position dans la bande dessinée que parce qu'elle souligne à quel point le corps et l'esprit sont étroitement liés: «*J'avais une amie, à l'école, elle m'aimait beaucoup. Elle m'aimait trop, je pense. Elle me racontait tout! Je l'écoutais et, après un moment, j'avais des maux de ventre. Au fil des semaines, des mois, ils se sont intensifiés... jusqu'au jour où je me suis mise à vomir. Plus j'écoutais les gens, plus ils me parlaient. Et plus ils me parlaient, plus je vomissais.*» Lorsqu'Esther commence à parler, le fond devient soudainement noir, ce qui dramatise la situation de cette femme venant d'une famille où l'on enterre ses émotions. Ces pages au fond noir semblent aussi se resserrer sur les confidences du personnage, l'ambiance devenant plus intime. On voit ainsi la manière dont Catherine Ocelot joue avec la forme bédéistique pour appuyer les anecdotes qu'elle raconte.

DU COMIQUE AU TRAGIQUE

La lecture de *Symptômes* demande une certaine lenteur. À l'instar des œuvres précédentes d'Ocelot, des constats existentiels et de profonds questionnements traversent l'œuvre et nous invitent à faire une pause, à réfléchir. Ocelot a cette facilité de passer du drôle au tragique, sans pousser la note et sans que l'arrimage des deux ne soit artificiel. Dans l'une des scènes cruciales de l'album, Mireille Gariépy réfléchit à son parcours de vie et déplore ne s'être jamais écoutée, suivant ainsi les recommandations de sa mère, et avoir constamment attendu «*le bon moment*» pour faire ce qu'elle aimait. L'énumération des regrets de la femme se termine sur celui de n'avoir jamais appris à faire du *skateboard*, ce qui n'est pas sans faire sourire. Son monologue se clôt cependant sur un constat alarmant qui ramène les lectrices et les lecteurs à un enjeu beaucoup plus dramatique: «*Et maintenant, je comprends que si je ne m'écoute pas... Je ne sais pas comment écouter les autres... Et si je ne peux pas écouter les autres... je serai seule toute ma vie. Est-ce que j'ai déjà eu une vraie conversation avec quelqu'un?*»

Les confidences de Mireille suivent directement une scène où le personnage de Catherine rejoint un ami de longue date dans un bar. Alors qu'on s'attendrait à assister à une conversation animée entre deux amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps, c'est plutôt un monologue qui nous est livré. L'ami de Catherine l'interrompt à plusieurs reprises et monopolise la conversation, défauts qui ne semblent pas surprendre la femme : « *Mon dieu. Comment j'ai pu oublier qu'il était comme ça... C'est encore pire qu'avant...* » Iconographiquement, le narcissisme dont fait preuve l'homme est représenté par des phylactères remplis d'un seul mot, répété : « *moi moi moi moi moi moi* ». La juxtaposition des deux scènes (le monologue dans le bar suivi des révélations de Mireille) est frappante, puisque ce sont les mêmes enjeux qui sont soulevés : la discussion réelle avec nos proches et l'écoute dont on souhaiterait bénéficier. *Symptômes* est ainsi constituée de plusieurs fragments traversés par les mêmes thématiques et se répondant les uns les autres, sans cependant créer une trame narrative continue. Cette structure en réseau est une invitation à recoller les pièces de notre casse-tête personnel, à tisser ces liens que la narratrice dépeint comme si importants.

TAKE CARE

En mettant en scène une communauté majoritairement composée de femmes qui souffrent et s'entraident, la bande dessinée d'Ocelot participe à la revalorisation de l'expérience et du témoignage comme formes de savoir. En ce sens, *Symptômes* s'inscrit dans une littérature du *care*. Dans leur présentation du dossier « Poétiques et imaginaires du *care* » publié dans la revue *Temps Zéro*, Maïté Snauwaert et Dominique Héту rappellent d'ailleurs que l'éthique du *care* « *cherche d'abord à réhabiliter les voix des femmes en tant que moralement valides (Laugier, 2010) – c'est pourquoi elle est féministe – en valorisant la capacité de celles-ci à tenir compte des situations particulières pour émettre un jugement ou trancher une situation* ». Le *care* s'intéresse non seulement au médical, mais à toutes les formes du soin qui sont, la plupart du temps, assumées par les populations vulnérables ou marginalisées.

Snauwaert et Héту mettent toutefois en garde contre une vision moralisatrice de ce que serait le *care* en littérature. Il ne s'agit pas uniquement de parler favorablement du soin, « *[c]ar que faire alors des situations de care mises en scène par les textes littéraires où celui-ci n'est pas entièrement positif, pas unilatéralement bienfaisant, mais porte au contraire sa part de coût pour celle ou celui qui le donne, voire pour le bénéficiaire* » ? *Symptômes* s'attache précisément à ces multiples situations où le soin prodigué n'est pas adéquat, où la personne soignante ne parvient pas à guérir, où prendre soin des autres n'est pas sans difficulté. La bande dessinée contient par ailleurs plusieurs scènes où les spécialistes ne sont pas véritablement à l'écoute des patientes. Dans l'un des derniers fragments de l'album, Mireille avoue à son nouveau psychologue que son approche ne lui convient pas, tandis que le médecin d'Esther pose, à tort, un diagnostic d'anorexie. Loin de représenter une version euphorisante des différentes formes du *care*, *Symptômes* dépeint des relations de soin qui achoppent parfois. Qui prend soin, comment et à quel prix ?